



Carl Pineau

L'Arménien

LAURÉAT 2017

DU PRIX DU CERCLE ANONYME DE LA
LITTÉRATURE

CATÉGORIE PREMIER ROMAN

Carl Pineau

L'Arménien

Nuits Nantaises

© Carl Pineau, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1083-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce roman est une pure fiction. Si les lieux nantais existent bel et bien ou ont existé à l'époque du récit, les protagonistes et les ressorts de l'intrigue sont entièrement issus de mon imagination.

Carl Pineau

Journal Ouest France, le vendredi 22 décembre 1989 :

Macabre découverte dans la banlieue de Nantes :

Hier, la dépouille mutilée d'un jeune homme de 25 ans a été exhumée en forêt de Touffou. Entraîné par son chien vers la sépulture, c'est un promeneur qui a donné l'alerte. Le corps, partiellement calciné, présentait des traces de lacérations et deux impacts de balles.

La victime a été identifiée comme étant Luc K..., connu de la justice sous le pseudonyme de l'Arménien. Les enquêteurs ont indiqué qu'ils le soupçonnaient d'être lié à un trafic international de drogue.

L'inspecteur Brandt de la Police Judiciaire s'est déclaré à ce stade incapable d'établir la date exacte de la mort. Une autopsie a été ordonnée par le procureur général pour déterminer les circonstances du décès.

La piste s'oriente vers un règlement de comptes du milieu nantais...

Dans le coaltar ce matin là, je m'efforçais de rester concentré sur la permanente de Madame Bourgeois, à la fois amusé et agacé par son sempiternel chuintement verbal sur l'augmentation de la délinquance, lorsque c'était soudain tombé de sa bouche :

— Mais dites-moi, Bertrand, fe n'est pas l'un de fos habitués dont parle la rubrique Faits Difers ?

La vieille rombière avait postillonné tous azimuts. Je jetai un coup d'œil au titre de l'article : *Macabre découverte dans la banlieue de Nantes*. Une vive douleur me dézingua l'estomac, je lui arrachai le canard des mains et me précipitai vers l'accueil. Je dépliai les feuilles sur le comptoir. L'article se trouvait en page trois.

— Bordel, c'est pas vrai !

J'étais infoutu de dire autre chose, l'image du corps putride de Luc fit irruption dans ma tronche : son cadavre en décomposition, son visage dévoré par les vers... Les flashes défilaient à vitesse grand V. Je m'agrippai à la caisse enregistreuse, jetai un regard désespéré vers l'enseigne l'*Hair du Temps*, accrochée à une poutre, puis je pris une longue inspiration.

À l'autre extrémité du salon, Saïda me dévisageait. Je n'avais jamais vu ma stagiaire aussi pâle. Une grosse larme roula sur sa joue, elle l'effaça d'un revers de main. Au prix d'un terrible effort, je rejoignis la vieille et redonnai du volume à sa coiffure.

— Tout le monde cherche Luc depuis des semaines... Mais le retrouver comme ça... dans un tel état...

La vieille peau haussa les épaules puis poursuivit son baratin.

— Fous fous rendez compte, une telle fiolence, f'est à peine croyable... fes hordes de fibiers de potenfe fifent au milieu de Nantes... fa fait froid dans le dos.

J'attrapai mon peigne d'une main paludique, un nœud s'était installé

dans ma gorge, j'aurais voulu me tirer en courant. Me replier sur moi-même ou remonter le temps. Mais cette saloperie d'horloge ne s'arrête jamais.

Je scrutai mon reflet d'un mètre soixante dans le miroir : mon crâne chauve depuis l'âge de six ans, mon regard bleu ciel, naguère dévastateur, surplombant aujourd'hui deux poches rougeâtres, mes larges épaules qui se voûtaient d'année en année, effaçant des pectoraux autrefois gonflés, et enfin mon ventre camouflé sous une chemise en jean que je laissais flotter sur mon Lévis. Ma déchéance physique me débectait.

— Bertrand ! fous m'écoutez ou quoi ?

— Bien sûr, Madame Bourgeois, je suis tout à vous.

Elle plissa des yeux.

— Je difais qu'il faudrait une politique beaucoup plus fèfère avec fes gredins, fous êtes d'accord, mon petit Bertrand ?

— Vous avez parfaitement raison, beaucoup plus sévère...

La rage contre mon manque de fierté me donna la gerbe, je bâclai la coupe de la vieille, qui se révolta devant la facture. Sans admettre le raté, je lui offris sa couleur platine : quatre-vingts francs de foutus à la décharge. Elle pinça le bec, déposa une pièce de cinq francs pour le shampoing à l'attention de Saïda, puis quitta le salon sans un mot.

À peine la porte refermée, je me retournai vers ma stagiaire.

— Tu peux y aller, j'ai plus besoin de toi. Sois là demain matin dès huit heures, j'ai des rendez-vous par-dessus la tronche.

Ses fins sourcils s'arquèrent de surprise mais elle ne bougea pas. À bout de nerfs, je dus encore gueuler.

— J't'ai dit de te casser ! Prends tes bakchichs et va t'acheter un Mars ! Luc, c'était mon meilleur ami ! Alors, dégage ! Je veux plus voir personne.

Saïda réagit cette fois au quart de tour, pivota et se précipita dans la

réserve. Moins d'une minute plus tard, elle réapparaissait avec son sac en cuir en bandoulière. Au passage, elle tendit la main vers le cendrier sur le comptoir pour rafler ses pourliches. Puis elle sortit en m'expédiant un regard noir.

Je griffonnai un message bidon, *Absent pour cause d'urgence*, que je placardai sur la porte en verre de l'entrée. Dehors, une fine brume enveloppait les bagnoles stationnées le long du trottoir. À deux jours de Noël, le *planning* était plein : je me sentais pourtant incapable de finir la journée.

Il était à peine onze heures, j'ouvris un tiroir et récupérai la bouteille de Chivas planquée parmi un tas de vieux Playboys. Je me servis dans une tasse à café sans prendre la peine de la rincer, la brûlure de la première lampée alimenta le feu dans mes tripes.

Après avoir éteint l'enseigne, je me réfugiai dans la réserve. Je m'affalai sur le stock de boîtes de gel qui traînait là depuis trois ans. Une nouvelle rasade de whisky m'apaisa un peu, je sortis un paquet de clopes de ma poche puis allumai une gitane maïs. J'aimais le goût de ce tabac mélangé à celui de l'alcool. Un plaisir de vioc ! Comme de baiser sans plastique.

Assourdies par la porte, j'entendis les paroles du dernier tube de Simple Minds, *Mandela days : It was 25 years ago they take that man away ... Wipe the tears down from your saddened eyes*.

Suivirent les commentaires enthousiastes de l'animateur d'NRJ.

Je luttai contre ces saloperies de larmes, m'enfonçant dans le *blues* au point d'avoir de la difficulté à respirer. Après avoir éclusé la quatrième tasse, je réussis à penser à Luc vivant : il ne devait pas avoir plus de seize piges la première fois qu'il pénétra dans le salon Apollon où je bossais, rue Crébillon...

* * * *

Je soignais la mère de Luc Kazian pour ses phobies depuis plus de vingt ans. C'était ma plus ancienne patiente. Assise sur une chaise de la salle d'attente, Diane guettait mon apparition, dans son éternel tailleur en Tergal noir. Ses cheveux ramassés en un vague chignon, les yeux délavés par les pleurs, elle s'effondra dans mes bras.

— Luc...

Il flottait autour d'elle une odeur de kleenex à la menthe.

— Oui, je sais. J'ai entendu la nouvelle à la radio. Tenez bon, Diane, il va falloir être forte.

Elle renifla bruyamment, puis sa voix se fit suppliante.

— Françoise, accompagnez-moi à la morgue, je vous en supplie. Je suis incapable d'y aller seule.

J'interrogeai Myriam du regard : aucun patient en urgence. Impossible de me dérober. Je lui demandai d'annuler mes rendez-vous.

— Si tu as l'impression que Monsieur Lopez nous prépare une crise, propose-lui de passer demain à la première heure. Je l'ai trouvé très perturbé ces dernières semaines, alors, ménage-le !

Les yeux pétillants d'importance, Myriam se rehaussa sur son siège, derrière le bureau.

— Ne vous inquiétez pas, Madame de Juignain, je serai très diplomate... Et puis je vous laisserai un message, vous savez que vous pourrez toujours compter sur moi.

Visiblement, la mort de Luc ne lui faisait ni chaud ni froid. Malgré ce manque de délicatesse vis-à-vis de Diane, je me félicitai d'avoir cette perle comme assistante et quittai le cabinet avec ma patiente agrippée à mon bras.

Nous descendîmes au parking pour récupérer ma Peugeot 104. Après avoir salué le jeune gardien un peu fluet, je sortis de l'immeuble et

j'empruntai la route du CHU Nord. Il était neuf heures. Une épaisse couverture nuageuse formait un brouillard à couper au couteau.

Diane abaissa sa vitre et malaxa son trousseau de clefs.

— Vous connaissez Luc depuis toujours, vous pourrez expliquer aux policiers que c'est un gentil garçon... Vous leur confirmerez que nous nous entendons si bien.

Elle parlait de Luc comme s'il était encore vivant. Jusque-là, j'avais réussi à me contrôler, mais les paroles de Diane me firent craquer, et mon regard se brouilla de larmes...

Je revis Diane lorsqu'elle m'avait annoncé l'existence de cet enfant de sept ans qui venait d'être découvert près de deux cadavres abattus par balles, sur le trottoir d'une rue d'Erevan, en Arménie. Allongé sur le corps de la femme, une médaille gravée au nom de Lévon autour du cou, il criait : « Mayrig ! »

Ce meurtre était-il une vengeance mafieuse, un acte de terrorisme ou d'activisme de groupuscules revendiquant la reconnaissance du génocide de 1915 ? Personne ne savait la vérité. En l'absence de papiers d'identité et face à l'amnésie post-traumatique de l'enfant, les autorités avaient conclu qu'il s'agissait de ses parents. Grâce à son casier judiciaire, l'homme fut identifié comme étant Bartevo Kazian. C'était donc le frère de Diane, qu'elle n'avait pas revu depuis sa fuite vers la France, au début des années 1950. Malgré ça, elle avait remué ciel et terre pour adopter le fils de son frère.

En dépit de mon opposition, elle avait changé le prénom de Lévon en Luc, l'équivalent en français. Elle le laissait aussi dormir dans son lit, au prétexte qu'il était hanté par des cauchemars qui le réveillaient toutes les nuits.

Après plusieurs mois, Luc rechignait toujours à s'exprimer dans la langue de son pays d'accueil. C'est à ce moment-là que Diane m'avait demandé de le prendre en analyse. J'avais hésité à suivre un garçon de cet âge, mais Diane n'avait rien voulu savoir de mes réticences.